

"VOIX ET VISAGES" PUBLIE SON 100^E NUMÉRO

0 POUR CENT Assassins de Ravensbrück
 PAS LA LOI MOUTON PERD DES VOIX
 pour les COBAYES LA FEMME HERTHA OBERHEUSER LE
 PENSÉE LA DOCTORESSE LA BELGE "PATRIOTISME"
 « CLAUBERG. ASSASSIN! » D'EICHMANN
 VERCORS, JUS PARLÉ... Résistance 4.D.I.R.
 Vœux de

Avec Bernard Neyrolles, maintenant directeur de l'Imprimerie Lescaret, Anne a choisi un beau papier satiné et brillant qui transforme notre petit journal. Geneviève — ai-je besoin de le répéter — lui donne toute sa sollicitude. Elle prie M. Massin, directeur des fabrications de la maison Gallimard et ami personnel des Anthozioz, de nous aider à transformer notre mise en pages. Il accepte cette tâche avec élan et s'y consacre avec tant de soin, tant de cœur et tant d'art, que nous ne saurons jamais assez lui exprimer notre reconnaissance. Car cette transformation demande un énorme travail et le temps de M. Massin est précieux, vous n'en doutez pas. Son talent donnera nais-

4P4616

sance à l'admirable numéro sur la déportation de juin 1957. Et ceci m'amène à vous parler de la nouvelle orientation qu'a prise *Voix et Visages*. De house-organ il est devenu revue d'information, d'enquête. Tout en nous battant pour faire connaître les droits des femmes anciennes déportées comme anciens combattants — bataille dont *Voix et Visages* vous a relaté les épisodes, notre bulletin s'est fait l'écho de problèmes plus généraux et qui nous tiennent tragiquement à cœur. Dans son numéro du 2 mars 1947, il publiera *in extenso*, le compte rendu de Germaine Tillion, déléguée officielle de la totalité des déportées françaises vivantes au procès des criminels de guerre de Ravensbrück.

Le numéro 23, de décembre-janvier 1950, annonce la participation de l'A.D.I.R. à l'enquête contre le régime concentrationnaire de David Rousset.

Anise Postel-Vinay vous tient au courant de ses démarches pour l'obtention de réparations concernant les cobayes - démarches dont vous avez pu suivre l'importance dans nos pages. Vous n'avez certainement pas oublié son article « Pas de pension pour les cobayes » ni celui de Caroline Ferriday « Les lapins de Ravensbrück obtiennent enfin des indemnités substantielles ».

Ni la loi Mouton et la défense du titre de déporté, l'article de Geneviève Antho-nioz, ni celui d'Anne de Seynes, « La Résistance face à l'Assemblée Nationale » dont toutes les associations de déportés



Notre imprimeur, M. Lescaret, sous l'occupation.

tireront des tracts, l'abcès Clauberg par le docteur Haidi Hautval, le procès Eichmann, « Quest-ce que l'Europe ? » numéro consacré à la communauté européenne avec un exposé remarquablement docu-

menté de Jacqueline Rameil et un éditorial de Geneviève Antho-nioz.

Entre-temps et après six années d'un travail que vous ne pouvez certainement pas apprécier — tout à l'air si simple, si facile dans un beau journal bien ordonné — Anne de Seynes a été obligée d'abandonner sa tâche pour raison de santé. Mais à l'A.D.I.R. — et cela tient un peu du miracle — la barre est toujours immédiatement reprise. Jacqueline Rameil accepte de succéder à Anne.

Jacqueline est depuis dix-neuf ans secrétaire de rédaction de *Sélection du Reader's Digest*. Elle va mettre son expérience et sa valeur à notre service. Il n'y aura ni rupture, ni changement d'orientation, seulement une perfection toujours recherchée, facilitée par la grande compétence du chef d'atelier de Lescaret, M. Falguère. Denise Verney (Miarka) sera là pour seconder Jacqueline, souvent débordée par ses obligations professionnelles.

**

Pour vous, je viens de feuilleter la collection de *Voix et Visages*, soigneusement conservée par Mme Montel. Je tiens à prononcer son nom avant de terminer. N'est-elle pas la « cheville ouvrière » de notre association ?

Et je ferme le gros volume - et c'est comme si, tel un film rapide, presque vingt années défilaient devant moi : juin 1946 - octobre 1965. « *Voix et Visages* », voix vivantes, voix éteintes, toutes nous vous entendons.

G. FERRIÈRES.

Honneur aux imprimeurs clandestins

Lorsque la nuit de l'occupation tomba sur nos cœurs, les ondes et la voix du chef de la France libre, à travers un effroyable brouillage, vinrent nous apporter la première espérance en nous affirmant que les hostilités continuaient. Mais les patriotes ne voulaient pas seulement écouter, ils voulaient parler, malgré les interdictions, narguer l'envahisseur, clamer leur horreur du nazisme, combattre la propagande ennemie et les mensonges collaborationnistes, répandre les nouvelles, enfin engager les Français à se battre et affirmer leur ardente conviction que la victoire ferait oublier la défaite. Bientôt, des papillons vengeurs, collés sur les murs à côté des inscriptions à la craie, des 1918 et des *Vive de Gaulle* !

« L'aspirateur hitlérien

Vide le pays en moins de rien »,

par exemple, et bien d'autres, des tracts presque effacés à force de passer de mains en mains, tel l'inoubliable *Vichy fait la guerre*, enfin quelques rares, précieux journaux clandestins vinrent prouver à tous que la Résistance intérieure existait. Paroles d'espoir, paroles de feu, parfois à peine lisibles sur des exemplaires difficilement ronéotés, quel stimulant puissant vous avez été pour les Français ! Les convaincus y puisaient des forces, les tièdes étaient ébranlés.

Quant à la presse collaborationniste, les patriotes l'ignoraient.

Des chiffres à peine croyables, mais vrais, montrent quelle ampleur stupéfiante prit rapidement la presse clandestine en dépit de répressions inexorables.

Au prix de quels efforts surhumains ! Rédiger ou rassembler des textes, trouver un imprimeur ou des machines qu'il faut installer dans un lieu isolé et sûr, trans-

porter et expédier des centaines de kilos de journaux dans tous les points de la France qu'on peut secrètement atteindre, mettre en place un réseau de responsables qui organiseront et surveilleront la diffusion, trouver du papier et de l'encre introuvables, pallier les arrestations, changer de domicile, déménager les machines dans des villes où guettent des policiers en uniforme et en civil, circuler sur des routes surveillées, être sans cesse aux aguets, sans cesse sur la brèche, traqués, amaigris, dormant à peine, vivant dans le danger, voilà quelle fut l'existence des animateurs de journaux clandestins, dévorés par un feu intérieur qui décuplait leurs forces et leurs facultés.

Honneur à vous qui êtes tombés sous la hache et les balles de l'opresseur dans les bagnes nazis, journalistes, écrivains inspirés, imprimeurs de métier, imprimeurs improvisés qui travailliez, à l'heure où les autres se reposaient, dans un atelier clos, un atelier de fortune, lavoir, cave ou grotte, et vous, jeunes diffuseurs qui, tel Ariel, voliez d'un endroit à un autre, des wagons du métro aux fenêtres d'un grand magasin, de la sortie d'une église aux vestiaires d'un restaurant, honneur à vous ! Plus incroyable encore que le chiffre des tirages, et tragiquement vrai, est le nombre de vies humaines que la presse clandestine a coûté...

C'est pourquoi nous avons tenu à consacrer le centième numéro de *Voix et Visages* au souvenir de ces feuilles héroïques et de ceux qui sont morts pour qu'elles puissent exister.

Ce qu'ils écrivaient...

11 NOVEMBRE

Français !

L'heure de la libération approche. Mais cette libération ne doit pas être seulement l'œuvre des alliés. La France doit y participer : rester spectateur serait une honte.

LE DEVOIR LE PLUS STRICT DE TOUT FRANÇAIS EN ÉTAT DE PORTER LES ARMES EST DE FAIRE LA GUERRE.

FRANÇAIS, VOUS DEVEZ :

Soit rejoindre l'armée française libre. Pour cela, gagner les côtes, l'Espagne ou le Portugal. Les mailles du réseau allemand ne sont pas si étroites...

Soit, si cela vous est impossible, rester en avant-garde dans les territoires occupés.

FRANÇAIS, NOUS SOMMES EN GUERRE.

(Défense de la France, 11 novembre 1942.)

Beaucoup d'entre nous s'en souviennent, tout a commencé avec les *Conseils à l'occupé* qu'on recopiait à la main où à la machine, *petit manuel de dignité*, comme disait son auteur, Jean Texcier, et qui furent édités par l'entremise du poète Guy Robert du Costal (déporté en 1944, décédé) à l'imprimerie Keller, rue Rochechouart :

Civil, mon frère, ajuste avec soin ton beau masque de réfractaire...

Mais la première feuille d'information née sous l'occupation allemande, ce fut *Pantagruel*, créé en octobre 1940 par Raymond Deiss. Les frères René et Robert Blanc composent *Pantagruel* à la linotype, rue Jacob, là où fut longtemps composé *Voix et Visages* par un de leurs descendants. Deiss tire les exemplaires sur ses presses « offset » consacrées à des travaux musicaux. Le fils d'un des frères Blanc les transporte sur une charrette à bras. Il y eut 16 numéros. En octobre 1941, Deiss fut arrêté et, en 1943, décapité à la hache à Cologne. Les frères Blanc, déportés, ne revinrent jamais, pas plus que les frères Lion, de Toulouse.

Plusieurs feuilles prennent naissance; entre autres *L'Arc*, de Jules Corréard (par allusion à Jeanne d'Arc), *Liberté*, de François de Menthon (polycopié), qui fusionnera plus tard avec *Combat*, et celle, très émouvante, qui paraît en Alsace annexée et qui s'intitule *L'Alsace, journal libre*.

C'est en octobre 1940, également, que naît *L'Université libre*, de Jacques Solomon, avec le concours, notamment de Jacques Decour, Frédéric Joliot-Curie, Pierre Maucherat : 90 numéros au total !

Il y eut trois feuilles, d'origine différente d'ailleurs, qui s'intitulèrent *Résistance*, sous l'occupation. La première, la plus douloureusement célèbre, fut fondée en décembre 1940 par le groupe du Musée de l'Homme, avec Claude Aveline, Jean Cassou, Marcel Abraham qui se réunissaient généralement chez Louis Martin-Chauffier. Agnès Humbert dactylographiait *Résistance* qui était multigraphié au Musée de l'Homme dont Yvonne Oddon était la bibliothécaire. Hélas ! les arrestations furent nombreuses; il y eut dix condamnations à mort, sept hommes fusillés, Levitski, Vildé, Sénéchal, Nordman, Hitier... Pierre Brossolette, Jean Paulhan continuèrent la publication...

Libération, née aussi en décembre 1940, devait connaître une longue carrière puisqu'elle dura... jusqu'à la Libération, publia 190 numéros. Elle devint hebdoma-

daire et le resta contre vents et marées ! Créée en zone Nord par Christian Pineau, elle débuta par quelques exemplaires dactylographiés au ministère du Ravitaillement, puis multigraphiés à la Caisse d'assurances sociales « Le Travail », ensuite à la Fédération des fonctionnaires et enfin dans une fabrique d'images religieuses, la maison Norgeu, à Belleville. Que de bonnes volontés ! En 1943, un autre *Libération* créé en zone Sud par Emmanuel d'Astier de la Vigerie, tirait à 145.000 exemplaires sur les presses de *La Montagne*, à Clermont-Ferrand ! Non, les Allemands n'ont pas réussi à juguler la presse clandestine !

Raymond Burgard, qui fut, lui aussi, arrêté et décapité à la hache à Cologne, fut l'inspirateur de *Valmy*, ce petit journal dont le nom victorieux nous transportait et qui avait pour but de réveiller les consciences, de lutter contre la propagande collaborationniste. N'est-il pas émouvant de penser que les deux premiers numéros de *Valmy* ont été imprimés par Paul Simon (un objecteur de conscience qui découvrit soudain qu'il brûlait d'un patriotisme cocardier) à l'aide d'une de ces petites imprimeries-jouets qu'on offre aux enfants, où des caractères en caoutchouc sont placés dans un petit composteur de quatre lignes ? Le premier numéro, tiré à 50 exemplaires et corrigé à la main, a demandé un mois de travail, de fin décembre à fin janvier 1941; le titre était fait au pochoir !

L'encre à tampon manqua ensuite...

En mai et en juin 1941, *Valmy* fut tiré à 500 et à 2.000 exemplaires avec un stencil et un rouleau. L'encre manqua de nouveau, et les imprimeurs improvisés allèrent en chercher... dans des bureaux allemands.

Enfin le numéro du 14 juillet 1941, sur papier bleu, avec des raies blanches et rouges, un inoubliable numéro, avait été imprimé dans une vraie imprimerie.

Les tracts et appels pour les deux manifestations d'étudiants, les 8 et 11 novembre 1941, avaient été multigraphiés par le groupe *Maintenir* dont faisait partie

Claude Bellanger, à qui nous devons tous les renseignements qui ont servi à faire le présent article.

Tracts et feuilles clandestines se confondent parfois à cette époque.

Dès le début de 1941, Berthe Albrecht (elle aussi fut arrêtée, condamnée à mort et décapitée à Cologne...) dactylographie et fait dactylographier autour d'elle le *Bulletin d'information* que rédige Henri Frenay et où les renseignements abondent. C'est Jeanne Sivadon qui le diffuse en zone Sud. Ensuite, Henry Frenay fait paraître *Les Petites Ailes*, grâce à une imprimerie de Villeurbanne. *Les Petites Ailes de France et de l'Empire*, qui paraissent en zone Nord deviendront le deuxième *Résistance* en zone Nord, et prendront le nom de *Vérité*, en zone Sud, avec le R.P. Chaillet et Pierre Scize.

Jean Texcier qui avait, entre-temps, fait paraître les *Propos de l'Occupé*, continue, à Vichy où il avait été appelé provisoirement et où il trouve de quoi exercer son caustique esprit d'observation, avec *Les Lettres à François*, qui franchissent la ligne de démarcation « dans le ventre complaisant de petits poulets à rôtir », comme il le contera plus tard.

En juin 1941, un nouveau journal clandestin, imprimé, apparaît : *La France continue*, dont le numéro 3, consacré au rôle du général Pétain pendant la Grande Guerre, fait sensation.

L'importante *Voix du Nord*, créée par un brigadier de police, Jules Noutour, en zone interdite, comptait de très nombreux collaborateurs. D'abord multigraphié, il fut ensuite imprimé chez Charles Lefèvre et chez Félix Planquart à Lille, puis à Saint-Amand. La zone interdite, très isolée, très coupée du reste de la France, avait, plus que toute autre, besoin de nouvelles et de renseignements.

En zone Nord, un professeur de lettres, Robert Verdier, fait paraître *Socialisme et Liberté* qui, à partir de 1942 s'appellera *Le Populaire*; un autre *Populaire*, en zone Sud, est publié sous l'impulsion de Daniel Mayer. Ce sont des feuilles résolument

A droite : Une imprimerie clandestine.

Ci-dessous : Un vieux vélo palliait les pannes de courant.



politiques, tout comme *L'Humanité*, qui n'a jamais cessé de paraître et *Les Cahiers du Bolchevisme* qui se dissimulent sous une couverture annonçant les Mémoires de Napoléon, *Le Vol de l'Aigle* !

C'est en 1941 que fut fondé, par un étudiant, Philippe Viannay, avec d'éminents concours, un journal qui devait prendre une très grande extension, *Défense de la France*, pour qui furent déportés et souvent moururent plusieurs de nos camarades. En 1943, le tirage de *Défense de la France* atteignait 200.000 exemplaires, et, dès qu'il eut une autre édition, en zone Sud, 250.000 exemplaires. Le numéro 43 du 15 janvier 1944 fut tiré à 450.000 exemplaires. On imagine quels efforts extraordinaires il avait fallu pour aboutir à ce résultat fantastique, alors que le format des feuilles collaborationnistes avait été réduit par suite de la pénurie de papier ! Pendant l'année 1943, plusieurs milliers de kilos de journaux et de tracts clandestins ont été saisis rien que par la police et la gendarmerie françaises. Au total, plus de 450.000 journaux ont été mis au pilon. La police était bien loin de tout saisir !

La diffusion ne demandait pas moins d'exploits. Le 14 juillet 1943, des équipes dirigées par Jean-Jacques (mort à Ellrich) distribuaient, dans le métro, entre deux stations, plus de 5.000 numéros, que les Parisiens purent lire sous le regard ahuri des Allemands.

Défense de la France, feuille passionnée, portait en épigraphe cette phrase ardente de Pascal : *Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égarer.*

Franc-Tireur débuta à Lyon, en décembre 1941, avec un tirage de 6.000 exemplaires. Il était imprimé sur quatre pages et comportait les indications « légales » : gérant : contre-amiral Platon. Imprimeur : contre-amiral Bard ! D'autres précisions non moins fantaisistes étaient données dans les numéros suivants.

Mais la teneur de cette feuille était sérieuse.

Nous pensons qu'aucune paix véritable ne sera possible tant que l'hitlérisme ne sera pas écrasé et que l'Allemagne n'aura pas fait son mea culpa, peut-on lire dans le numéro 1.

L'un des fondateurs, Elie Peju, était propriétaire d'une entreprise de déménagements. Si l'on a pu dire que le journalisme mène à tout, sous l'occupation on pouvait dire que tout menait au journalisme... N'empêche que les camions et les caisses de l'entreprise furent bien utiles. Georges Altmann (Chabot, dans la Résistance), devint bientôt responsable de *Franc-Tireur*, avec Peju.

Le premier imprimeur de *Franc-Tireur* fut Henri Chevalier. Il fut arrêté et déporté. Eugène Pons prit la suite. Il imprimait déjà *Témoignage Chrétien*, nom-

bre de tracts et de faux papiers, et il mourut en déportation.

En 1943, *Franc-Tireur* tirait à 125.000 exemplaires.

Le R.P. Chaillet, qui signait Testis dans *Vérité*, commença à publier *Les Cahiers du Témoignage Chrétien* en novembre 1942. Quinze fascicules devaient ainsi paraître sous l'occupation. Le numéro 1 portait en grands caractères :

France, prends garde de perdre ton âme.

Combat, un autre des grands journaux résistants, naît, lui aussi, en décembre 1941. Autour d'Henri Frenay et de François de Menthon, une très brillante équipe de collaborateurs : P.-H. Teitgen, Claude Bourdet, Rémy Roure, Georges Bidault, Pascal Pia, Albert Camus et bien d'autres. Mais le poids énorme de la publication reposait sur l'héroïsme génial de cet animateur exceptionnel que fut André Bollier, dont Ponteau vous raconte un peu plus loin les exploits surhumains.

En 1943, *Combat* tantôt tire à 50.000, tantôt dépasse 100.000. Le numéro du 15 novembre est tiré à 300.000 exemplaires. Les lieux d'impression sont mul-

tipliés grâce à des clichés de format réduits établis à Lyon.

Au début de 1942, Jean Moulin prend l'initiative de créer un *Bureau d'information et de presse* qui publie un bulletin d'informations générales destiné à la fois aux mouvements de résistance et à Londres. Dactylographiés, très documentés, les bulletins deviennent de plus en plus fréquents, puis quotidiens ! C'est Georges Bidault le responsable.

Les premiers numéros des *Lettres Françaises* étaient ronéotés ; George Adam devait leur trouver une imprimerie, rue Cardinet, quelques mois plus tard. Le numéro 1, paru dans l'été de 1942, contenait un *Adieu à Jacques Decour*, fondateur des *Lettres Françaises*, par Claude Morgan. Le numéro 2 débutait par un texte brûlant dû à la plume d'Edith Thomas, sous le titre : *Crier la vérité.*

Notre métier ? Pour en être digne, il faut dire la vérité. La vérité est totale ou n'est pas. La vérité : les étoiles sur les poitrines, l'arrachement des enfants aux mères, les hommes qu'on fusille chaque jour, la dégradation méthodique de tout un peuple. La vérité est interdite... car la vérité qui s'empare des peuples devient volonté et audace, acier et dynamite, victoire et triomphe !

Et ce premier livre de la Résistance, *Le Silence de la mer*, souvenirs-nous quel écho il trouva dans notre cœur, à l'époque ! Les *Éditions de Minuit*, animées par Vercors et Yvonne Desvignes, devaient faire paraître encore 24 ouvrages, parfois signés par de très grands écrivains cachés sous un pseudonyme.

Cinq cahiers de l'O.C.M. vont paraître de 1942 à 1944, imprimés par le Groupe de la rue de Lille qui assumera d'autres publications, sans parler des diffusions. Plusieurs de ses collaborateurs furent arrêtés et déportés.

En 1942 apparut le troisième *Résistance*, le plus important au point de vue tirage puisqu'il débuta à 5.000. Ses lecteurs, comme ses militants, ignoraient que le principal animateur, Jacques Destrées, était le Dr Renet.

Dans l'*Imprimerie républicaine* de Bourg, dirigée par M. Michallet, un vieux typographe, M. Bourru, compose chaque numéro de *Bir Hakeim* à la main. Quinze jours lui sont nécessaires...

C'est encore E. Pons qui imprime *Les Cahiers politiques*, d'Alexandre Parodi.

N'oublions pas *En captivité*, organe des « fils de France », destiné aux prisonniers de guerre et que ceux-ci s'arrangeaient pour faire circuler. Il portait en épigraphe : *On n'est vaincu que lorsqu'on s'avoue vaincu.* Il existait aussi une feuille clandestine destinée aux soldats allemands.

Nous ne pouvons hélas,



Carton - Vélin - Alfa

ou comment un polytechnicien devint imprimeur

Je n'ai connu son véritable nom, André Bollier, qu'après son arrestation, vers la fin de mars 1944, par la Gestapo. Mais, en vérité, ce n'est pas Bollier que je puis me flatter d'avoir connu, c'est Carton, Vélin, Alfa, etc., c'est-à-dire l'inventeur (je ne vois pas d'autre mot) qui depuis 1942 concevait sans cesse et mettait au point de nouveaux moyens d'imprimer notre journal clandestin *Combat* et de le répandre.

On sait quels dangers entouraient la confection des feuilles clandestines. Un seul numéro trouvé sur vous ou chez vous faisait de vous un suspect et plusieurs exemplaires du même numéro un coupable. Il fallait donc découvrir autant que possible dans chaque région un imprimeur qui se chargeât de tirer ces journaux d'un maniement si délicat. Carton, qui ne connaissait vraisemblablement personne dans la typographie (il était ingénieur, ancien élève de Polytechnique) sut trouver à Lyon, à Toulouse, à Rodez, des imprimeurs qui consentirent à imprimer *Combat*. Il en trouva même à Annemasse, à la frontière suisse, l'une des villes les plus surveillées de France.

Il se procure du papier, fait composer la copie du journal, transporte le plomb de cette composition d'une ville à l'autre, prend livraison des journaux, les expédie dans les principaux centres de la zone Sud et, au besoin, les y porte lui-même.

En décembre 1943, il est arrêté par la police française à proximité de Lyon, son quartier général. Mais, deux jours plus tard, il s'évade, emprunte vingt sous à un marchand de journaux, saute dans un tramway et se réfugie chez un ami.

On lui offre de quitter Lyon pour une autre ville où nul ne le connaîtrait. Il refuse... Il laisse pousser sa moustache et s'affuble de lunettes; c'est en quoi Vélin va désormais différer de Carton.

citer toutes les feuilles qui parurent sous l'occupation. Elles furent, paraît-il, plus de 1.000, et peut-être même ne sont-elles pas toutes connues. Au début, les responsables ne pensèrent pas à envoyer un exemplaire à la Bibliothèque Nationale comme ils le firent, avec raison, dans la suite. Plus les arrestations et les saisies se multipliaient, plus les feuilles clandestines proliféraient ! Rien ne pouvait plus faire taire les Français !

Le seul fait de l'existence des journaux clandestins prouve la Résistance, pouvait-on lire dans *Défense de la France* du 5 juillet 1943. Chacun d'entre eux suppose l'existence de centaines d'hommes ou de femmes qui montrent un mépris total de la mort, typographes, conducteurs, transporteurs, dépositaires, distributeurs...

Nous voudrions pouvoir vous parler de tous les martyrs de la presse clandestine, mais c'est impossible. Cependant, les jeunes générations ne doivent pas ignorer la lutte et le sacrifice de leurs aînés, et c'est en pensant à elles que nous avons repris quelques-unes des histoires dont les témoins se firent égorger.

Anne FERNIER.

Sa fréquentation des imprimeurs et ses connaissances mécaniques l'ont peu à peu doté de ressources nouvelles. Il a maintenant des notions de linotypie. Il sait comment le plomb se met en pages et comment un journal se tire. Il achète une machine à imprimer et décide de l'installer dans une cave à Crémieu. Pour transporter la machine, il faut une camionnette. Il se procure la camionnette. Pour que la camionnette circule, il lui faut des faux papiers. Il confectionne les faux papiers.

Pendant trois semaines, personne n'aperçoit Vélin; il est en train de monter sa machine et de la mettre au point. En dépit d'une intervention chirurgicale récente (sa blessure de guerre l'a contraint à revenir sur la table d'opération) il décharge seul les diverses pièces de la machine et les assemble. Enfin, tout est prêt et « Carmen » (c'est le nom qu'il a donné à son acquisition) peut tourner.

Du coup, le tirage de *Combat* double. Mais avec lui redoublent les difficultés de transport et les risques. Et puis, il faut davantage de papier. Or les prix du marché noir sont trop élevés pour le budget du journal clandestin. Vélin fabrique de fausses attestations du Comité d'organisation de l'industrie du livre, de fausses lettres à en-tête commerciale et se fait envoyer 7 tonnes de papier allemand... au prix de la taxe.

Mais la zone Nord réclame, elle aussi, des journaux... D'autre part, on a repéré des allées et venues suspectes aux abords de la cave de Crémieu. Vélin décide de déménager son imprimerie clandestine et d'y installer une machine plus puissante. Pour cela, il faut évidemment renoncer à travailler dans une cave. Il faut même avoir pignon sur rue.

Empruntant je ne sais quelle identité, il fonde une « Société d'études et de recherches géodésiques », société fantôme qui n'a point de clients, mais qui néanmoins embauche du personnel : les collaborateurs habituels de Vélin. Des locaux sont loués à Lyon, rue Viala, dans un quartier excentrique... Une nouvelle machine, l'« Usine », vient remplacer « Carmen ». Toutes les trois semaines environ sort un nouveau numéro de *Combat*, tiré à 300.000 exemplaires. Pour expédier ce papier dans les diverses villes de France, on monopolise toute la production d'un fabricant de valises.

Mais l'expérience révèle qu'une valise emplies de papier est singulièrement lourde et que cela peut provoquer, au service des bagages, à la consigne ou à la sortie des gares, la curiosité malsaine d'un inspecteur ou d'un milicien. Aux valises, on finit par substituer des caisses portant l'étiquette d'une imaginaire maison de produits d'entretien. Puis, comme les transports deviennent plus lents, ces caisses sont enfin censées être des envois de produits pharmaceutiques pour lesquels, à force de démarches, effectuées, cela va sans dire, sous de faux noms et de fausses raisons sociales, Vélin obtient des acheminements en grande vitesse, par priorité.

Un des derniers jours de mars 1944, Vélin, comme je l'ai dit, part un matin pour un rendez-vous d'où ses collaborateurs ne le voient pas revenir. Mais ils savent qu'il ne parlera pas. Aussi continueront-ils leur travail dans les mêmes locaux; le numéro suivant du journal clandestin sort à la date prévue.



Six semaines plus tard, ils sont en train d'achever le tirage d'un tract lorsque arrive un individu pâle, d'une maigreur extrême et mal rasé : c'est Vélin, qui vient de s'évader des locaux lyonnais de la Gestapo. Battu, passé à la baignoire, il n'a rien avoué aux policiers allemands. On l'a incarcéré au fort Montluc. Amené, pour un dernier interrogatoire, dans les bureaux que la Gestapo occupe avenue Berthelot, il a réussi à s'approcher d'une fenêtre et à sauter. Il est tombé dans l'avenue à quelques pas d'une sentinelle ahurie, à qui il a crié : « T'occupe pas », et a pu tourner le coin de la rue la plus proche avant que le factionnaire ait tiré...

Une fois encore, on le supplie en vain de faire retraite, au moins pendant quelques semaines, et de quitter Lyon...

Je l'ai rencontré encore une fois à cette époque. Il m'attendait rue Bugeaud, au volant de sa voiture, un colt sous son veston, un revolver dans sa poche, une mitraillette à côté de lui. Il avait renoncé aux lunettes et portait les cheveux coupés en brosse... Son nom de code avait changé, mais, fidèle au papier, Vélin était maintenant Alfa.

Il avait remis en route une machine que ses assistants n'avaient su réparer, repris en main le service de diffusion désorganisé par de récentes arrestations et commencé à doter l'atelier d'un matériel de composition et de photogravure qui devait le dispenser, désormais, d'avoir recours à toute aide extérieure.

C'est cet atelier que, le 17 juin 1944, 200 miliciens et hommes de la Gestapo, armés de grenades et de mitraillettes, devaient cerner avant d'en faire sauter les portes pour attaquer la vaste remise qui abritait l'imprimerie clandestine de *Combat*.

Bollier saisit un revolver et tire tout en invitant Lucienne (Mme Servillat, sa secrétaire), à déguerpir si elle le peut. Les coups de feu crépitent. Vacher (le photographe) et Jaillet (le typographe) tombent, mortellement atteints. Bollier tue un premier milicien, puis un second, puis un troisième, avant d'être à son tour abattu dans une rue voisine où, avec Lucienne, il a réussi à sauter en escaladant un mur.

Il avait vingt-quatre ans. Il laissait une veuve, un enfant d'un peu plus d'un an et devait en avoir un second quelques mois plus tard...

« Ponteau »
dans la Résistance.

(*) Lire Presse clandestine 1940-1941, par Claude Bellanger (Armand Colin, collection Kiosques).

DEUX IMPRIMEURS HÉROÏQUES

Il faut qu'ici on évoque le souvenir, plus poignant pour nous que d'autres, de ceux que rien ne préparait aux périls : des tranquilles, des paisibles, des pacifiques, de ceux qui ne furent point les chefs, les soldats, les guerriers de la Résistance, mais, au vrai sens du mot, les *artisans* parce qu'ils aidèrent la pensée résistante à naître, les imprimeurs, patrons et typos, les artisans imprimeurs qui firent les journaux clandestins...

Nous avons d'abord été tout seuls, avec nos imprimeurs.

Entre tant d'imprimeurs clandestins qui sont morts, fusillés ou déportés, deux figures d'abord m'apparaissent qui les incarnent tous. L'un se nommait Pons et l'autre Pinède. L'un croyait au ciel, l'autre n'y croyait pas, comme dit le poète. Tous deux étaient de Lyon. Et tous deux avaient le même droit courage et la même pureté dans le cœur.

Imprimer un journal clandestin sous Vichy et l'Allemand... On faisait des travaux d'approche auprès d'imprimeurs présumés accessibles. On tombait mal souvent. Comme l'homme, parfois, devenait rouge ou pâle de peur, et de rage d'avoir peur, comme il se dressait : « Vous n'y pensez pas ! vous êtes fou ! vous allez me faire fusiller ! » Et toujours : « Vous allez me ruiner ! » Et si souvent aussi les regrets polis : « Bien sûr, si je n'avais pas de famille, une femme, des enfants... c'est trop risqué. »

Pons avait une famille, Pinède avait une famille, tant d'autres avaient une famille !...

Je revois le père Pons. C'était un petit bourgeois catholique de Lyon, mais un chrétien profond, de ces chrétiens pour qui le Christ est partout. L'honneur même, et le scrupule, le souci méticuleux de l'honorabilité...

C'est lui qui, doucement, au milieu des



Pinède.



Eugène Pons.

« marbres » et des « casses » de son atelier, nous montrait son décor avec orgueil :

— C'est une vraie usine de faux, ici. Fausse carte d'identité pour juifs et faux passeports pour prisonniers à faire évader, faux tampons, faux cachets de la Gestapo et paquets de journaux, de tracts.

Il n'aurait pas fait de mal à une mouche ni volé un millionnaire. Mais il était prêt à tuer l'ennemi et à faire tous les faux du monde, tous les vols du monde pour la Résistance. Je le vois dans nos nuits clandestines, toutes portes bouclées, veillant, mitrailleuse au poing, se pencher avec nous sur la presse pour voir naître, avec un sourire d'extase, nos journaux, nos tracts et ce faux *Nouvelliste de Lyon* qui fut, tout un jour, dans la vieille cité, l'orgueil et la joie du public *...

(*) Un groupe de résistants, nantis d'un faux mandat et sous un faux prétexte, avaient substitué dans tous les kiosques de Lyon des *Nouvellistes* résistants (en apparence semblables) aux *Nouvellistes* collaborateurs.

Un soir, la milice vint le chercher. Nous ne l'avons jamais plus revu. Déporté, il est mort à Hambourg. Nous avons su qu'il avait toujours gardé espoir en son Dieu, en la France et en la victoire.

Pinède, c'était encore plus simple. Il n'aimait au monde que la liberté. Un clair et blond visage, un petit bérêt, le bleu de l'ouvrier, un corps mince, des mains adroites, actives. Quand il pianotait notre prose incendiaire sur la lino, il en grondait et en riait avec plaisir :

— Ah ! ça, c'est tapé ! Ça, c'est envoyé !

Je le revois, lui, à l'aube, après une nuit de travail, sur un quai du Rhône, courbant le dos sous la musette pleine de plomb d'imprimerie, avec cet air faussement détaché de l'homme qui se trouve tout seul avec deux autres sur un quai désert de grande ville, quand tout le monde dort. Il imprimait des feuilles clandestines et logeait des réfractaires.

— Et avec ça ? lui demandions-nous en riant parfois.

Il répondait :

— J'ai encore un fusil, quand on voudra...

Peu de temps avant la Libération, Pinède est tombé, criblé de balles, dans une rue lyonnaise. C'étaient de simples gens, vous savez, Pons et Pinède. Ils avaient tellement l'honneur du métier ! Et l'honneur, tout court. Quand on leur disait :

— C'est bien, ce que vous faites.

Ils répondaient :

— C'est rien de ça, c'est rien de ça. Faut bien.

Faut bien vivre, disaient les autres. Faut bien vivre propre, disaient les imprimeurs clandestins... Et mourir de même, comme Pons et Pinède.

« Chabot »

dans la Résistance.

(Extrait de *Les Témoins qui se firent égorger*. Ed. Défense de la France, 1945.)

LE JOURNAL DE "DÉFENSE DE LA FRANCE"

Le journal représentait, avec les faux papiers, une des activités les plus importantes du mouvement *Défense de la France*. Je me demande maintenant comment il a été possible de mener à bout une telle entreprise.

Il fallait d'abord des rédacteurs ; mais les fondateurs du journal n'étaient pas à court d'idées. Le second stade était celui de la composition typographique, exécutée à la main. Un imprimeur du XIV^e arrondissement assurait l'apprentissage. Quand on savait aligner les caractères en plomb dans le composeur et « justifier » les lignes, il vous délivrait votre C.A.P., et on se retrouvait dans un appartement aménagé en atelier et répondant aux noms poétiques du Bocage, de la Ruche ou de l'Asile. Ces compositions soigneusement ficelées servaient ensuite à faire les clichés dans un four spécial, puis on passait à l'impression proprement dite, sur les presses.

Comment a-t-on pu se procurer les lourdes et coûteuses machines, les installer dans les locaux sans attirer l'atten-

tion, trouver le papier en cette époque de pénurie ? Autant de problèmes dont la solution a dû demander beaucoup d'initiative, d'audace et de courage. Pour des raisons de sécurité, les déménagements étaient fréquents et combien dangereux ! Un tel matériel passait difficilement inaperçu. Il fallait insonoriser les pièces où se trouvaient les machines et éviter les allées et venues. Malgré leur bonne volonté, les ouvriers manquaient un peu de formation et se trouvaient désarmés devant la moindre panne. Je me souviens d'une petite machine offset surnommée « Simone » et qui était parfois capricieuse. Ma sœur (Marie-Solange Rousseau) la faisait marcher, sachant seulement charger le papier et appuyer sur le bouton « marche et arrêt ». Elle disparaissait presque sous l'amas de feuilles ratées, qu'elle jetait, à mesure, autour d'elle.

Les journaux étaient ensuite diffusés par la poste, mis dans les boîtes aux lettres et même remis dans la main par des jeunes particulièrement audacieux. Pour les envois postaux, on imprimait des timbres fort

bien imités, dont les quelques exemplaires encore existants sont très recherchés par les philatélistes.

Je ne crois pas qu'aucune des imprimeries clandestines ait été découverte par les Allemands, sauf la dernière, l'Asile, et ce fut par hasard. Venant arrêter une camarade qui diffusait des faux papiers, les Allemands découvrirent l'atelier de clicherie au cours de la perquisition. Fous de rage, ils lancèrent par la fenêtre le matériel qui s'y trouvait.

Le personnel de cette étrange imprimerie venait de tous les horizons, mais les étudiants étaient les plus nombreux. Ils découvrirent un métier intéressant et attachant, et certains par la suite ont continué à travailler dans cette branche (imprimerie, édition, journalisme). Tous avaient en commun le désir d'aider par un travail souvent humble et obscur, toujours dangereux, à la libération du pays en préparant les esprits et les cœurs à l'arrivée du général de Gaulle et des troupes de la France combattante.

Denise VILLARD-ROUSSEAU.

En Franche-Comté

Nous étions très privés de journaux dans l'été 1940; on se transmettait d'oreille à oreille les nouvelles que l'on pouvait saisir à la radio de Londres et notre ami Pierre Oswald (évacué de Strasbourg en 1939 avec sa famille) avait eu l'idée d'écrire un petit bulletin tapé à la machine, *Un tour d'horizon*, que l'on se passait... sous le manteau... et qui était fort intéressant.

Ce fut notre premier journal clandestin. ... La vraie presse clandestine arriva plus tard et fut un émerveillement pour beaucoup. Je me souviens du vieux père Henriot, de Fournet-Blancheroche, qui nous avait loué, en 1942, une ferme voisine de la sienne, pour nos vacances familiales. Un jour, préoccupé et triste, il m'avait dit en repoussant, avec impatience le journal régional qu'il tenait à la main : « Elle me dégoûte cette gazette, ce n'est plus du français ? » J'avais répondu que s'il voulait lire autre chose, c'était facile.

Je lui portai donc *Témoignage Chrétien*, *Défense de la France*, et *Libération*, en lui demandant simplement de les lire rapidement, sans les laisser traîner... à l'heure où les douaniers du poste allemand de Biaufond (frontière toute proche au bord du Doubs) faisaient leur tournée.

Qu'allait en penser le patriarche du hameau de « Mont de Pré », grand-père de cent vingt petits-enfants et arrière petits-enfants ! (Il avait eu quinze fils !) ?

Le soir je le trouve sur le sentier, le rouleau de journaux entre les mains... Très ému, de grosses larmes dans les

Je voulais faire quelque chose...

En allant à l'A.D.I.R. hier, avec ma petite valise contenant du travail et, en dessous, mes petits journaux et brochures, je me revoyais pendant la guerre.

C'est par Pierre et Lucette Maucherat que je suis venue à la Résistance. Je voulais faire quelque chose. J'eus bientôt une petite Ronéo, l'« Abeille », pour imprimer le *Médecin français* et l'*Université libre*. Pierre venait avec le stencil bien proprement tapé par Lucette, et nous n'avions plus qu'à tourner. Je passais les feuilles. Ensuite, il fallait faire les postes de Paris, surtout dans les quartiers commerciaux. Nous ne devions pas nous faire remarquer. Je partais donc le matin chez les clientes, pour ma couture, en emmenant le tout dans mon sac.

C'était parfois assez dangereux, car il y avait des barrages de police quand on s'y attendait le moins. C'est ainsi qu'un jour, dans le couloir de correspondance, à Pigalle, je me suis trouvée devant trois inspecteurs. Ils tenaient toute la largeur du couloir, donc impossible de faire demi-tour. J'avancais. Le policier du milieu me fit signe de passer. Ouf, j'avais eu chaud. Une autre fois, c'était au métro Nation, j'avais mes journaux sous le bras, dans un paquet bien fait, mon manteau sur les épaules. Cette fois encore, j'échappai à la fouille. Le policier, avec un sourire, me laissa passer, mais une fois rentrée à la maison, maman me trouva un peu pâle.

(Suite page 9.)

yeux, il me dit : « Vous m'en donnerez d'autres ? Ça me fait du bien... »

Ces journaux étaient acheminés de divers coins de France jusqu'à Montbéliard, puis cachés dans le coffre de ma vieille cinq chevaux, sous des toiles d'emballage, avant d'être distribués. Il fallait souvent changer de cachette, et je me souviens d'une période où l'insécurité était telle à la maison que j'avais confié mes craintes à M. le curé Flory, archiprêtre de Montbéliard, un Alsacien grand résistant :

— Dites à votre porteur dès qu'il arrivera, de déposer son colis à l'église, *sous le bénitier*, il sonnera trois coups au presbytère, un abbé sera prévenu...

Un jour, j'avais des journaux à transporter à la montagne, j'en avais fait un rouleau bien serré, enveloppé dans ma cape d'éclairéuse et fixé sur le porte-paquets de ma bicyclette. D'habitude, au moment où le chauffeur de l'autobus de Maiche prenait ma bicyclette pour la mettre sur le toit de sa voiture, je prenais le paquet en question et le laissais discrètement glisser sous la banquette après avoir mis ma cape sur mes épaules. Ce matin là, j'aperçus au moment du départ, notre vieil ami Giraud, un fidèle du groupe Lorraine. Il avait été arrêté par la police allemande 15 jours plus tôt, libéré la veille de la prison de Belfort; il se dépêchait d'aller prendre l'air à la montagne » de crainte que la Gestapo se ravise...

Pendant cette rencontre, le chauffeur avait chargé ma bicyclette avec son précieux colis... Vite on s'installe. Pourquoi s'inquiéter ?

Nous approchons de Maiche, voici le carrefour de la route de Trevillers, la vieille halte des diligences, autrefois « Maison Rouge ». ... Horreur ! la route est coupée par des gendarmes allemands, genou à terre, mitraillette sous le bras, prêts à tirer... L'autobus s'arrête. Tout le monde descend. Alignés, sur le côté de la route, les voyageurs attendent... au garde-à-vous... visite des papiers, fouille... Le père Giraud n'en mène pas large... mais l'ordre est donné de remonter dans l'autobus.

Quel soulagement. L'on démarre... et, bêtement, je dis à mon voisin et compagnon d'armes que c'est une veine que les bagages placés sur le toit aient été oubliés car j'ai des journaux là-haut... roulés dans ma cape marquée de mon nom en toutes lettres, au point de croix, en coton rouge...

— Je ne vous croyais pas capable d'une pareille sottise. Heureusement que je ne le savais pas !

Tout à coup, au tournant de la route, un coup de sifflet strident. Nouveau barrage. En un clin d'œil, nous sommes entourés par les gendarmes armés... Une échelle est accrochée pour la descente des bagages... les uns après les autres, valises et colis se balancent sous nos yeux avant d'être déposés par terre, on appelle les voyageurs, fouille... J'attends mon tour... ma tête est vide... Mais que se passe-t-il ? l'échelle est décrochée... on repart au milieu des vociférations habituelles du feldwebel, qui rassemble sa troupe. Dans l'autobus, silence poignant. Le père Giraud me dit à l'oreille :

— Vous venez de me faire passer le plus mauvais moment de ma vie... je n'ai plus un poil de sec !...

Lou BLAZER.

Editeurs clandestins

Le Silence de la mer fut publié en février 1942, à 350 exemplaires seulement, pliés et cousus chez moi et collés par Vercors en personne, sur ma table de cuisine...

Les dix premiers volumes publiés par les « Editions de Minuit » ont été fabriqués dans mon appartement, et nous arrivions péniblement à brocher 500 volumes dans la quinzaine; mais vers la fin de 1943, notre imprimeur, M. Aulard, prit contact avec un brocheur de son entourage. Celui-ci, M. Vasseur, avait un vieux compte à régler avec les Allemands. Né dans le Nord de la France, il avait été déporté et maltraité pendant la guerre de 1914. Il ne demandait qu'à leur rendre la monnaie de leur pièce, et comme ses machines accomplissaient en quelques minutes notre travail de plusieurs heures, cela nous permit de porter notre tirage à plus de 1.000 exemplaires...

Voici en quoi consistait le travail pour chaque livre publié. D'abord, il fallait se procurer le manuscrit, qui souvent venait de loin. Parfois, j'allais le chercher en province, Toulouse ou Lyon... Une fois en possession du texte, nous le portions à la composition, chez un lino travaillant en chambre. Puis, les épreuves corrigées, le plomb était transporté à l'imprimerie. Ce devait obligatoirement être un samedi, car M. Aulard et son contremaître Doré avaient sélectionné parmi leurs ouvriers deux hommes sûrs avec qui ils travaillaient pour nous le dimanche, dans l'imprimerie déserte. Dès le lundi matin, toute trace de notre passage était enlevée, les plombs rendus immédiatement au lino pour la refonte, et les feuilles imprimées prenaient le chemin de mon domicile, puis plus tard celui de l'atelier Vasseur. Il ne faut pas perdre de vue que Paris était alors privé de taxis et d'autobus. Dans le métro, les rafles étaient nombreuses et les paquets souvent visités. Le plomb, on le sait, est un métal lourd... et j'ai quelques souvenirs désagréables de longs trajets dans Paris, poussant à la main une bicyclette surchargée avec un pneu à plat et la crainte que quelque galant sergent de ville vienne m'offrir de m'aider à réparer, ce qui l'aurait amené à plonger son regard dans mes sacoches...

Yvonne DESVIGNES.

(Le Point, 1945.)



Yvonne Desvignes brochant *Le Silence de la mer* dans sa cuisine.

Les maquisards imprimeurs

Il m'en souvient...

Le 6 juin, à Toulouse, comme si la chose était sans importance, en m'apportant le petit déjeuner, la bonne du Dr Mazellier m'apprit le débarquement...

Après discussion avec les amis, comme nous voyions les choses en rose, je décidais de rejoindre les F.T.P. du Lot, avec qui j'avais gardé la liaison après ma mise à la disposition des Comités nationaux d'intellectuels...

Les nouvelles étaient à la fois terrifiantes et exaltantes. Dans Figeac occupé, on venait de déporter 800 habitants. Mais tous les hommes valides, dès le premier « accroc » avaient rejoint le maquis, et la fusion entre les F.T.P. et les autres groupes de résistance armée était en bonne voie ; l'état-major des F.T.P. de Blois avait 6.000 partisans sous ses ordres.

Je feinte les Allemands dans Figeac* et, en vélo, je rejoins le P.C. du Front national à Livernon. Embrassades, grands projets, et je suis conduit le soir-même au P.C. militaire... Mais le triangle juge que pour le moment, plutôt que jouer au petit soldat, il me vaut mieux diriger l'Ecole de Cadres des commissaires aux effectifs et mettre sur pied une imprimerie.

En deux jours, les préparatifs sont terminés. Les Allemands qui occupaient la ville ont fait un mouvement. Une expédition sur Figeac est donc décidée : on prendra du tabac, des vêtements militaires, on désarmera quelques gardes mobiles qui occupent la prison et, chez mon plus proche voisin, un imprimeur qui édite une feuille de chou collaborationniste, on va récupérer le matériel nécessaire.

Deux bataillons participent à l'opération, sous le commandement d'Emmanuel.

Le travail est réparti. Une section doit être mise à ma disposition à Figeac pour enlever les polices de caractères et les machines à imprimer.

Soudain, à quelques kilomètres de Figeac, nous entendons des feux nourris de mousquetons et de mitraillettes. L'auto stoppe...

Emmanuel et Gaston se concertent. Ni l'un ni l'autre ne veulent engager le combat dans Figeac. Ils n'ont pas l'ordre d'occuper et craignent des représailles sur la population... Moi, je tiens terriblement à l'imprimerie. Et quand on me

demande mon avis, je propose d'envoyer quelques éclaireurs originaires de la ville.

Par un chemin de rocade, nous regagnons le P.C., et Emmanuel retarde d'une heure, à tous les échelons, l'horaire d'attaque.....

Au bout de trois quarts d'heure, les gars reviennent. La ville elle-même est calme. On se bat entre Capdenac et Figeac... Emmanuel donne l'ordre de repartir, et le dispositif progresse.

Passé notre dernier barrage, nous faisons une entrée en trombe dans la ville. « Tous dans les maisons, crions-nous, et fermez les fenêtres ». Mais il est difficile de maintenir une population qui croit que nous venons prendre garnison et lui rendre sa liberté.

Je dispose un F.M. au carrefour, un autre sur une déviation de la route de Cahors, assez mal couverte par nos barrages, et la récupération commence.

Le médecin du bataillon arrive avec des renseignements sur les morts. Il y en a trois de Figeac... Trois dont les mères, chaque année, viendront chez ma mère pour qu'elle les aide à se débrouiller dans ces histoires de pensions, si compliquées pour ces pauvres vieilles sans espoir, et que ma mère connaît, elle, avec l'entraînement qu'elle a, depuis le temps qu'elle est veuve de guerre.

Le camion est chargé, nous filons en chantant, nos morts mêlés aux vivants, parce qu'il faut bien chanter, et que, lorsqu'on se bat pour l'avenir, la mort vaut bien une chanson.

Nous installons l'imprimerie dans un hameau près de Latronquière. Et je commence à rêver des *Etoiles du Lot* lorsqu'on me fait remarquer qu'il faut des « formes » pour imprimer et aussi, autant que possible, un imprimeur.

Le lendemain, je repars seul, cette fois, avec une équipe de protection en moto. Je force la porte de l'imprimerie, emporte les cadres. Reste à trouver l'imprimeur... C'est un brave type, ce Lucien. Il a de bons sentiments, mais... quand il a su que nous enlevions l'imprimerie et que j'étais dans le coup, ne croyant pas aux miracles, il a pris prudemment la campagne.

Je pars à sa recherche... nous l'embarquons, et quelques jours plus tard sortait le premier numéro du *Partisan*.

Jean MARCENAC.

(Extrait de la revue *Le Point*, Souillac, mars 1945.)

La chose écrite... le premier tract affiché la nuit, le premier exemplaire du *Silence de la mer* parachuté de Londres... voix chuchotantes écoutées en secret et qui se changeaient peu à peu en clameur.

Dès le printemps de 1941, les habitants de Clermont-Ferrand avaient, en se réveillant, la surprise de trouver collés sur leurs murs des tracts qui devenaient des journaux de format réduit, écrits, photocopiés, distribués par des jeunes aux allures mystérieuses qui s'abordaient en murmurant : *Sous le pont Mirabeau coule la Seine*.

Ainsi naissait *Libération*, imprimé sur les presses de *La Montagne*. Nous allions assister au tirage du journal et recevions des machines les feuilles encore humides dont l'encre tachait nos doigts. L'affaiblissement des protestations amateurs, le silence nocturne répandu dans les salles abandonnées, tout faisait de nous des conspirateurs.

Quelqu'un lisait à haute voix l'article dont nous nous réjouissions ensemble. Il était souvent rédigé dans une langue vigoureuse ; il fallait frapper les esprits.

C'était en 1941. Rochon nous accueillait à *La Montagne*. Nous aimions les vers de Rochon et cet air de poète qu'il gardait dans l'action clandestine. Nous pensions qu'il serait un jour parmi les « grands » dont parlent les anthologies.

Plus tard, à Paris, Jean Ogliastro dont mon frère avait choisi lui-même le pseudo et qu'il appelait Servien*, allait chercher à l'imprimerie Norgeu, rue des Pyrénées, les exemplaires de *Libération* destinés à notre réseau et au courrier de Londres.

Ce jour-là, sa lourde serviette contenait, outre le journal clandestin, les documents importants réunis à l'occasion d'un prochain courrier.

Sortant de l'imprimerie Norgeu, Servien pénètre dans la station de métro Belleville. Il est trop tard pour échapper au barrage établi par les Allemands. La police française collabore à la rafle. Servien, arrêté par un agent français, est sommé d'ouvrir sa serviette. Servien risque le tout pour le tout, il se confie à son compatriote.

— Clandestin ? communiste ? demande l'agent.

— Résistant, répond Servien.

— Suivez-moi, dit l'agent, nous allons franchir le barrage.

— Vous connaissez mon nom, dit Servien en quittant l'agent, donnez-moi le vôtre et écoutez la radio de Londres ; un message passera remerciant l'agent dont vous identifierez l'anonymat. Vous aurez ainsi la preuve que votre acte a été enregistré et qu'un jour il vous en sera tenu compte.

Agent Rouvidant êtes-vous encore vivant, vous qu'un diplôme de la France Combattante a récompensé à la Libération ?

Et vous, le frère de Botsaron, qui ronéotypiez nos journaux la nuit, sur les machines de la Foire de Paris, qu'êtes-vous devenu ?

Disparue l'imprimerie Norgeu, introuvable Mlle Norgeu, fusillé Botsaron, mort en déportation Rochon.

Sous le pont Mirabeau coule la Seine.

G. FERRIÈRES-CAVAILLES.

(*) Abel Servien, diplomate français, principal négociateur du traité de Westphalie.



L'imprimerie des maquisards dans le Lot.

L'Arbre de Goethe

par Pierre Julitte

J'ai fermé ce livre * à regret. Cela peut paraître monstrueux puisqu'il s'agit du récit minutieux et réaliste des pires souffrances que l'homme puisse subir... et pourtant cette extraordinaire histoire est si prenante, ses héros sont si attachants que le lecteur voudrait vivre plus longtemps encore avec Alain, Philippe, Charlie et tous leurs compagnons.

Le livre est présenté sous forme de roman, et non d'autobiographie, bien que personne ne puisse s'y tromper. Il n'est pas besoin du certificat d'authenticité de J. Kessel dans la préface pour savoir que l'auteur a vécu véritablement ce dont il parle. La vérité s'impose, dans sa précision et sa simplicité. Seul, le titre fait leur part au symbole et à la légende : l'arbre du camp sous lequel, dit-on, Goethe venait chercher l'inspiration, marquera par sa chute la fin du règne de Hitler. Or un bombardement allié, déclenché grâce aux prisonniers, l'abat précisément le jour de la Libération de Paris. Ainsi l'arbre merveilleux a-t-il rempli son rôle dans l'expression du génie et de la grandeur libératrice de l'homme.

Le roman est divisé en trois parties : la première est une description réaliste de la vie du camp de Buchenwald. On y trouve des précisions sur l'organisation du camp, la discipline, le traitement des nouveaux venus, la hantise des « transports » dont on ne revient pas, les travaux de la carrière, l'infirmerie et les expériences sur les cobayes, les tortures et les pendoisons, mais l'auteur a su très savamment incorporer à son récit les portraits les plus vivants, les études de caractères les plus intéressantes : Alstein l'énigmatique, le professeur Verville que ses illusions mèneront à la folie, Philippe secourable et positif, Charlie au grand cœur, et surtout Alain, toujours à la recherche des vrais critères moraux, hanté par les scrupules d'une conscience exigeante, assoiffé d'action et de dépassement de soi. C'est une dure tâche que d'alimenter sans cesse le feu spirituel dans un corps torturé, et les obsessions matérielles sont causes de bien des trahisures. Est-ce pour aider vraiment ses compagnons qu'Alain accepte l'invitation des kapos, ou pour bénéficier de saucisses et de bière ? Que de questions angossées se pose cette conscience scrupuleuse et lucide ! Et qu'il est difficile de résoudre le grand problème : « sauver la tête et, en même temps, la tenir en respect » !

Cependant, grâce à Alain, les Français ont été regroupés et organisent alors un héroïque complot. Cette deuxième partie est intitulée « L'usine de la Mibau » ; pleine de tension et de suspense, elle relate les efforts désespérés d'Alain et de ses complices pour découvrir ce que fabrique l'usine où ils travaillent (et où ils sabotent). Encore faut-il ensuite faire savoir aux Alliés que ce sont des circuits destinés aux V2 et leur communiquer les renseignements nécessaires pour bombarder l'usine. Incroyable entreprise !

Puis, en troisième partie, c'est l'attente et le récit de ce bombardement redoutable et anxieusement espéré. Combien de prisonniers y laisseront leur pauvre vie ? L'analyse de la peur sous ses diverses formes est d'une vérité et d'une profon-

Le verdict de Francfort

Le 19 août 1955, le tribunal de Francfort rendait son verdict dans le procès de vingt SS d'Auschwitz, procès ouvert le 20 décembre 1963. Six ont été condamnés à la prison à vie (peine maximum), l'un d'entre eux, Hoffmann, l'était déjà pour crimes commis à Dachau, onze condamnés à des peines de prison à temps et trois... acquittés, mais cinq sont sortis libres par le jeu de la prison préventive. Pour l'un de ces cinq, disons qu'il était jugé pour complicité de meurtre dans 42 occasions. Comme l'écrivait, en 1945, notre camarade le Dr Hafner : « Si nous demandons aujourd'hui que les monstres qui ont tué et torturé soient recherchés et punis, ce n'est pas dans un but de vengeance. Mais nous croyons que les punir aussi sévèrement que les hommes savent punir, c'est, pour l'humanité, une mesure d'élémentaire prophylaxie ». Le tribunal de Francfort en a décidé autrement. Vingt mois d'un procès dont la lenteur a amené l'intérêt, 390 témoins, rescapés pour la plupart, n'ont pas suffi aux trois magistrats et aux six jurés pour appliquer les peines maxima demandées par l'accusation : 16 condamnations à la prison à vie.

Dans le calme des vacances, chaque rescapé, chaque famille de disparu a accueilli ce verdict avec colère et inquiétude. Un seul exemple : Perry Broad, l'« intellectuel » de la « Politische Abteilung » chargé des interrogatoires, qui se vantait d'avoir le meilleur orchestre tzigane du monde et qui conduisait les milliers de tziganes à la chambre à gaz où ils furent exterminés en une seule nuit, a été condamné à 4 ans de prison ! Et dans le même temps, des cimetières israéliques et des synagogues sont profanés en République fédérale allemande. Le verdict de Francfort est un encouragement pour ceux qui accomplissent de tels actes, qui nous rappellent un temps... pas tellement lointain. Notre camarade Erica Wahl qui nous a représentés aux dernières audiences nous disait qu'il y avait des gens qui s'attendaient à une condamnation de principe et à une libération immédiate, même à un acquittement pur et simple. De tels faits sont inquiétants.

Les attendus du jugement indigent, entre autres, que tout ce que les SS ont fait était contre la loi, qu'aucune vie humaine ne serait assez longue pour la peine qu'il faudrait appliquer, que les petites gens étaient aussi nécessaires que les grands car rien n'aurait pu être fait sans exécutants. Mais, dans le même temps, le président a excusé les avocats de la défense qui ont traité de façon indigne les rescapés venus témoigner et a déclaré qu'on ne pouvait condamner les SS sans avoir assez de preuves... Pour exterminer 4.000.000 d'êtres humains de 22 pays, il a fallu des milliers d'hommes,

deur qui trouveront écho en chacun de nous. Alain est rongé de scrupules devant les cadavres dont son intervention est indirectement responsable. Le roman se termine sur son transfert dans l'enfer de Dora, où il est comme soulagé d'aller continuer ses luttes et offrir ses souffrances.

Il y a eu beaucoup de livres sur la Résistance, et chacun a sa valeur et sa résonance propres. Il y en a peu, cependant, qui soient aussi émouvants dans leur réalisme et attachants dans leur simplicité.

Denise GASTINEL.

agissant avec zèle et avec des raffinements personnels. Quelques dizaines seulement ont été jugés. A noter que les accusés, à la veille du verdict, par la voix de l'un d'entre eux, ont affirmé qu'ils n'étaient pas coupables. J'ai pensé à ce que disait Anne-Marie Bauer à « Cinq Colonnes à la Une » : « Le châtimement que l'on peut souhaiter, c'est qu'ils comprennent ce qu'ils ont fait ». Apparemment, les vingt SS de ce procès n'ont pas compris.

Le tribunal a fait appel « a minima » pour les peines jugées trop légères, et les accusés ont eu l'audace de faire appel. La seconde instance viendra devant la cour constitutionnelle de Karlsruhe l'été prochain. D'ici là, nous aurons à faire entendre notre voix, car, comme l'a dit Erica Wahl : « le procès de Francfort ne fait que commencer. Le 19 août 1965, à 10 heures, justice n'a pas été faite ».

Louise ALCAN,
Auschwitz, 75125.
Secrétaire générale de
l'Amicale d'Auschwitz.

Je voulais faire quelque chose...

(suite de la page 7)

C'est ainsi que les choses se passèrent pour beaucoup d'entre nous, il fallait faire face à de multiples difficultés, comme le papier ou l'encre, mais Pierre Maucherat était un organisateur formidable, et tout s'arrangeait dans l'ombre et sans bruit.

Un jour, pourtant, par mesure de sécurité, la petite « Abeille » s'envola vers un autre domicile. Je continuais cependant, mes envois par poste, je fis la connaissance du Dr Catherine Casanova qui, en me remettant les brochures, un jour, me donna très gentiment des ampoules de calcium « pour tenir le coup en cas de pépin » ! Elle ne croyait pas si bien dire.

Pierre et Lucette furent arrêtés au début de 1943. Ensuite, j'ai hébergé un camarade professeur d'histoire d'un lycée de province qui était recherché par les Allemands. C'est ainsi que le 24 octobre 1943, à 19 heures, les Allemands sonnaient à ma porte. Un morceau de lapin cuisait, et je faisais un peu de couture pour moi. Ils n'ont pas perquisitionné. Maman fit disparaître à peu près tout ; ce qui me restait de journaux et de brochures était chez une amie, en banlieue. Je me retrouvai à Fresnes, en passant par la Kommandantur du boulevard Saint-Germain, où le flic, en m'aidant à mettre mon manteau, me dit : « Vous allez vous reposer, maintenant ». La suite, vous la connaissez, j'étais une 27.000 à Ravensbrück...

Dina GODFROY.

LES FRANÇAISES A RAVENSBRÜCK

Le livre réalisé en collaboration par l'A.D.I.R. et l'Amicale de Ravensbrück, est paru chez Gallimard. Nos adhérentes le trouveront en vente à l'A.D.I.R.

(*) Edité aux Presses de la Cité, il a reçu le prix de la Résistance.

SECRÉTARIAT SOCIAL

RETRAITES COMPLÉMENTAIRES

Un certain nombre de caisses complémentaires ont pris des décisions concernant la situation des anciens déportés et internés, notamment l'Union Nationale des Institutions de Retraites des Salariés (U.N.I.R.S.).

Le conseil d'administration de l'U.N.I.R.S. a décidé d'admettre les anciens déportés et internés, dès l'âge de 60 ans au bénéfice de l'allocation de retraite complémentaire, sans application des coefficients d'anticipation. Cette disposition entre en vigueur à compter du 1^{er} juillet 1965.

A noter que tout abattement sera également supprimé sur les allocations déjà liquidées qui avaient subi l'application de tels coefficients.

Des décisions identiques auraient été prises par la caisse de retraite interentreprises, par la caisse de prévoyance et de retraite des cadres du bois et de l'aménagement, etc.

RETRAITE DES CADRES

Un avenant à la convention collective des cadres permet aux anciens déportés et internés concernés par le décret du 23 avril 1965 de demander la liquidation de leur retraite « cadre » sans qu'il soit fait application d'un coefficient d'anticipation.

La nouvelle disposition s'applique aux liquidations intervenant à effet au plus tôt le 1^{er} juillet 1965, et à condition que les intéressés justifient avoir obtenu la liquidation de leur retraite Sécurité sociale au titre du décret du 23 avril 1965.

CURES THERMALES

Les demandes d'admission doivent être déposées avant le 20 janvier pour toutes les stations ouvertes pendant une partie de l'année. Pour les stations ouvertes en permanence : Amélie-les-Bains, Dax et Saubusse-les-Bains, la demande doit être faite 4 mois avant le début de la saison envisagée.

Pour les conditions d'admission, prière de se reporter à notre numéro 96, novembre-décembre 1964.

JOURNÉE NATIONALE DU SOUVENIR

FRANÇAISES et FRANÇAIS

le 11 NOVEMBRE

ACHETEZ LE
BLEUET de FRANCE



Emblème des Anciens Combattants
et Victimes de la Guerre

AU PROFIT des VEUVES - ORPHELINS
et ASCENDANTS

SÉCURITÉ SOCIALE

Les veuves de guerre et les mutilés pensionnés qui versent actuellement une cotisation de par leur profession et une cotisation qui est déduite du montant de leur pension seront exonérés de cette dernière en vertu d'une décision qui doit prendre effet du 1^{er} juillet 1965.

Les paiements trimestriels versés actuellement au titre pension comportent encore la retenue de la cotisation de la Sécurité sociale. Le rappel en sera fait à une date ultérieure.

FORCLUSIONS LEVÉES

Un communiqué de l'Union nationale des déportés, internés et familles des disparus, et la Fédération des déportés et internés de la Résistance, annonce que la forclusion va être levée très prochainement en ce qui concerne les demandes de cartes de combattant volontaire de la résistance pour les déportés internés et disparus.

D'autre part, M. Sainteny, ministre des Anciens Combattants, s'adressant à l'Amicale des Parlementaires anciens combattants de l'Assemblée nationale, a annoncé qu'un prochain décret léverait les forclusions opposables aux demandes de titres de Déporté et Interné de la Résistance et de Déporté et Interné politiques.

INFORMATION

Certains bruits ont été répandus selon lesquels le gouvernement envisagerait de remettre en cause les droits reconnus aux anciens combattants et victimes de la guerre ; en particulier les réductions consenties aux mutilés de guerre par la S.N.C.F. et le droit à pension militaire d'invalidité pour les personnes dont les ressources dépasseraient un certain plafond.

Le Ministre des Anciens Combattants et Victimes de guerre est en mesure d'apporter à ces bruits le démenti le plus formel.

VIE DES SECTIONS

Vente du Bleuets de France le jeudi 11 novembre 1965 : Mme Billard remercie d'avance toutes les personnes qui voudront bien l'aider à la vente de cet insigne. Elles pourront prendre les bleuets et les trones le lundi 8 novembre à l'A.D.I.R.

SECTION PARISIENNE

Dîner de rentrée : Il aura lieu le mardi 23 novembre à 19 h. 30, dans les salons de l'Association des Français libres, 6, square du Champ-de-Mars. Prix du repas : 15 francs tout compris. Prière de s'inscrire chez Mme Billard, 13, rue du Vieux-Colombier, Paris (6^e), ou à l'A.D.I.R., 241, boulevard Saint-Germain, Paris (7^e).

RECHERCHE

Une de nos camarades recherche les personnes qui auraient enregistré au magnéphone toutes les émissions sur le Monde concentrationnaire. Les frais d'envoi et de retour seraient à la charge de cette camarade et la réexpédition rapide. Prière de se faire connaître à l'A.D.I.R.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCE

Caroline, troisième arrière petit-enfant de notre présidente-fondatrice, Mme Delmas. Paris, juin 1965.

Laurent, petit-fils de notre camarade Mme Schoofs. Paris, le 22 septembre 1965.

MARIAGES

Françoise Billard, fille de notre camarade Mme Aimé Billard, a épousé M. Gilbert Lacrosaz. Aix-les-Bains, le 4 septembre 1965.

Marguerite Clair, fille de notre camarade Mme Humbert Clair, a épousé M. Dominique Graux. Annecy, le 21 août 1965.

Le lieutenant Hervé Creff, fils de notre camarade Mme Hervé Creff, a épousé Mlle Anne-Marie Barbier-Lambert. Landernau, le 4 septembre 1965.

Joëlle Lecoanet, nièce de notre camarade Mlle Lecoanet, déléguée pour le département de la Savoie, a épousé le lieutenant Bernard Scheurer. Grenoble, le 4 septembre 1965.

Notre camarade Mme Moldenhawer a épousé le général Piekarski. Lailly-en-Val, le 22 mai 1965.

Claude Scheibel, fils de notre camarade Mme Joseph Scheibel, a épousé Mlle Christiane Ulm. Ilkirch-Graffenstaden, le 29 mai 1965.

Yvette Thanguy, fille de notre camarade Mme Louis Thanguy, a épousé M. Michel Edeline. Rennes, le 17 juillet 1965.

Brigitte Wilkinson, fille de notre camarade Mme Vve Wilkinson, a épousé M. Alain Villette. Orléans, le 9 août 1965.

DÉCÈS

Notre camarade Mlle S. Fournery, a perdu sa mère. Paris, le 24 septembre 1965.

Notre camarade Mme Josset, a perdu sa mère. Juillet 1965.

Notre camarade Mlle Madeleine Lansac, a perdu sa sœur. Colombes, le 13 juillet 1965.

Notre camarade Simonne Panthou, est décédée. Argentan, le 24 août 1965.

Notre camarade Mme Wilkinson, a perdu sa mère. Orléans, le 29 août 1965.

M. Maxime Blocq-Mascart, membre du conseil d'administration de la société des Amis de l'A.D.I.R., est décédé. Paris, le 17 juillet 1965.

REMERCIEMENTS

Germaine Loustaunau profondément touchée des marques d'affection et d'amitié qui lui ont été témoignées à l'occasion du décès de sa sœur Adeline, adresse ses remerciements émus à toute ses amies et camarades et à toutes les associations de la Résistance.

AVIS

Nous serions très reconnaissantes à nos adhérentes de bien vouloir établir les chèques bancaires, les virements postaux ou les mandats, simplement au nom de l'A.D.I.R.

Le Gérant-Responsable : G. Anthonioz

Bernard Neyrolles - Imp. Lescaret - Paris